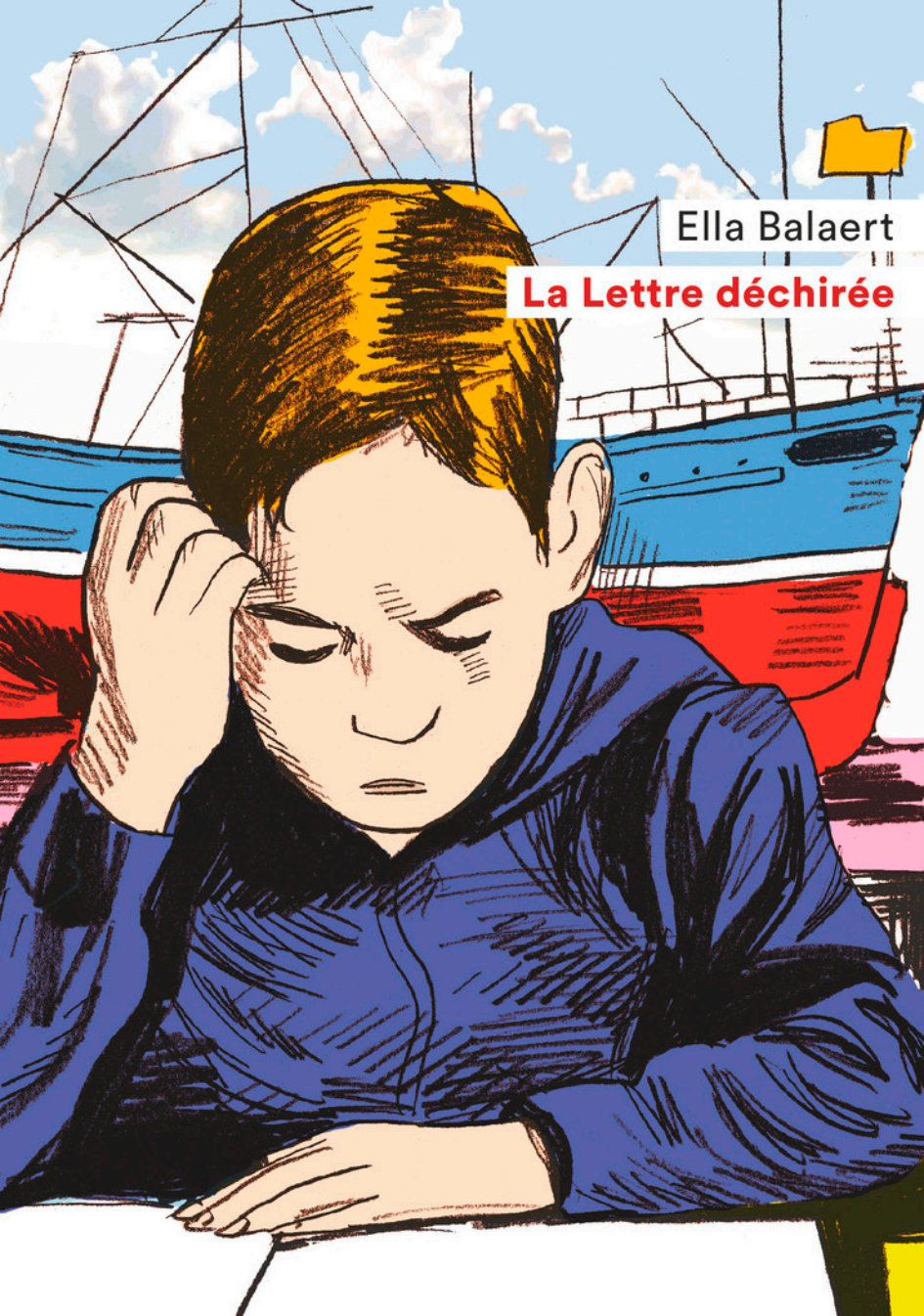
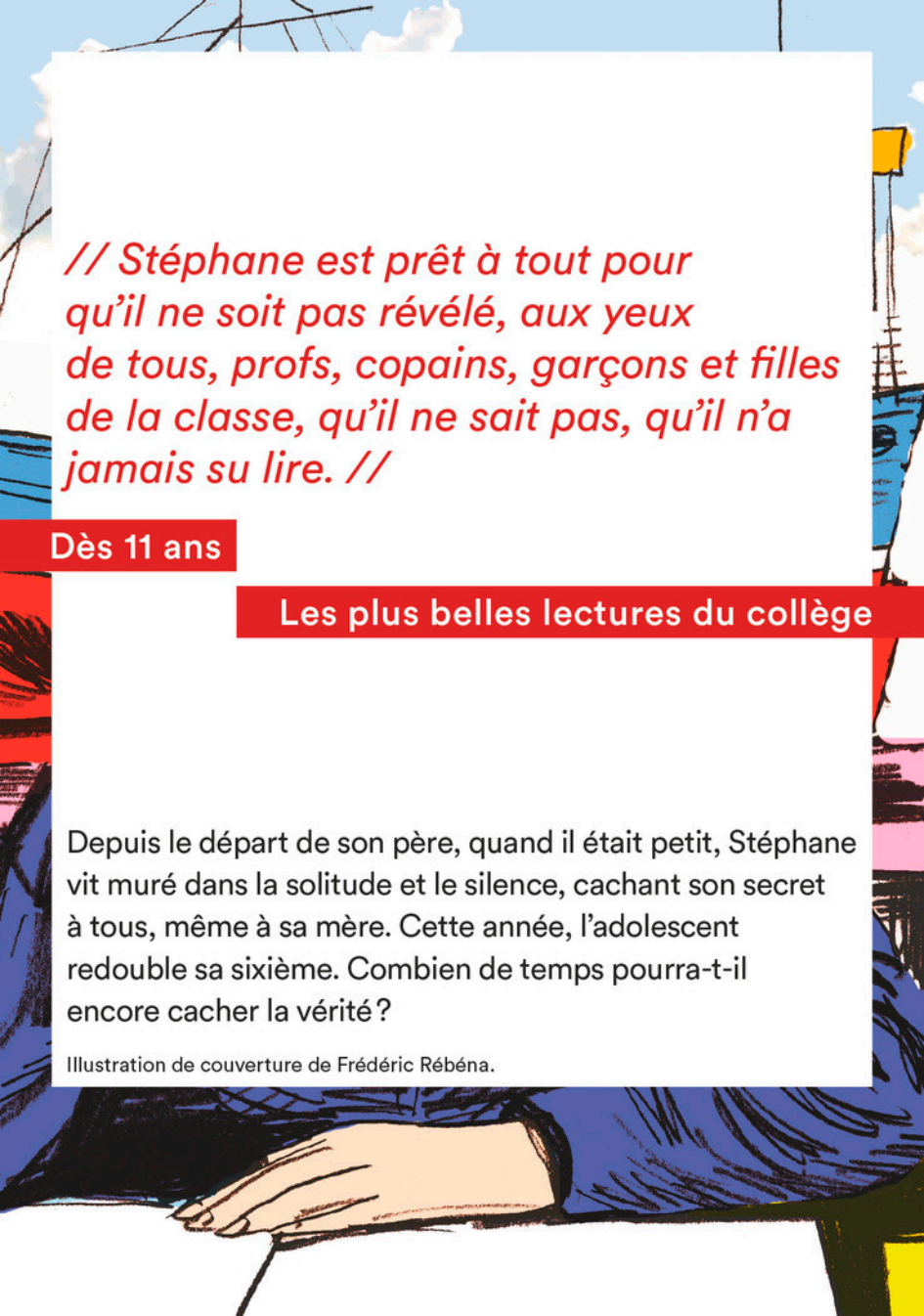




Ella Balaert

La Lettre déchirée



A stylized illustration in a comic book style. At the top, a hand is shown holding a pen, poised to write on a white page. The background is a mix of blue, red, and white, with some abstract shapes and lines. The text is overlaid on a white rectangular area.

// Stéphane est prêt à tout pour qu'il ne soit pas révélé, aux yeux de tous, profs, copains, garçons et filles de la classe, qu'il ne sait pas, qu'il n'a jamais su lire. //

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Depuis le départ de son père, quand il était petit, Stéphane vit muré dans la solitude et le silence, cachant son secret à tous, même à sa mère. Cette année, l'adolescent redouble sa sixième. Combien de temps pourra-t-il encore cacher la vérité ?

Illustration de couverture de Frédéric Rébena.

LA LETTRE
DÉCHIRÉE

© Castor Poche Flammarion, 1997
Nouvelle édition revue par l'auteur.

© Flammarion, 2012

© Flammarion pour la présente édition, 2021
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-6169-4

ELLA BALAERT

LA LETTRE
DÉCHIRÉE

Flammarion jeunesse

*À mes enfants,
À tous les Stéphane en difficulté,
Aux jeunes que j'ai rencontrés autour de ce livre
et qui l'ont porté, merci.*

1. PROLOGUE

Ce matin le brouillard a brouillé toutes ses pistes.

Stéphane avance en aveugle. D'habitude, il prend ses marques dès le coin de sa rue. Il a ses repères. D'abord, il y a le réverbère, puis la boutique de M. Grumbler, le marchand de disques. À huit heures et quart du matin, la grille du magasin est encore baissée. Stéphane laisse la clef de l'appartement rebondir sur les barreaux de métal : bruit de casseroles dégringolant d'une cage d'escalier déserte, agression sonore, cliquetis des clefs qui claquent, il aime ça. Cinquante mètres plus loin, des piles de photos d'acteurs, de chanteurs et d'hommes politiques attendent, encore ficelées devant le kiosque à journaux. Stéphane les devine de loin, il met un nom sur les silhouettes élégantes, les sourires brillants et glacés. Parfois, il perd ; il gagne le plus souvent, il les connaît par cœur. Ce

sont toujours les mêmes têtes qui reviennent. Puis il tourne à droite, longe le square jusqu'à son pote l'hippopotame. Dans sa gueule béante, il glisse un caillou, un bout de caoutchouc, un chewing-gum séché, une canette de Coca, n'importe quoi, une bouteille à la mer. Il écoute le choc mat de la chute, au fond de la poubelle, puis au-delà. Il imagine le voyage, le long cheminement du déchet à travers la terre et son noyau de feu, jusqu'à sa réapparition de l'autre côté du globe. Il traverse alors de nouveau la rue toute scintillante, qui vient d'être lavée. Avec un peu de chance, il peut suivre sur la chaussée les camions de nettoyage. Le collègue est en vue, au bout de la rue. Mais Stéphane ne le voit pas. Il regarde à ses pieds. Les balais tourbillonnent avec fracas. Les jets d'eau enlèvent les papiers, les détritrus, les saletés. Si seulement ils pouvaient aussi emporter le collègue, là-bas. Mais non. Les bulles de mousse éclatent dans le caniveau. Stéphane ne lève pas les yeux, il ne pense qu'aux pavés sous ses pas. Il tire des bords, de plus en plus serrés, d'un trottoir à l'autre, comme un bateau zigzague sous le vent pour avancer. Pour avancer quand même, en dépit du vent qui ne souffle pas assez fort. Trottoir de gauche, la boulangerie, l'odeur des petits pains par le soupirail, trottoir de droite, l'arrêt de bus, trottoir de gauche, les bornes du parvis de l'église, il monte, il saute, les yeux toujours baissés, les pas lourds,

trottoir de droite, les premiers sacs, par terre, les ourlets retournés des jeans, les anses métalliques des garages à vélos. Penser au sol sous ses pieds, penser aux chevilles des filles. Plus tard, il se fera marin, il partira. Ne penser qu'à cela. Plus tard.

C'est ainsi que cela se passe, d'habitude. Mais aujourd'hui, jeudi 25 novembre, le brouillard efface tout. Le garçon avance sans repère, sans amer et sans phare. Il est seul, au milieu des embruns de l'aube. Les nuages au sol, les nappes de brume qu'il sent sur sa peau lui sont des vagues qu'il avale, à gorge déployée, en rêvant à la mer. Il peut relever le visage : on ne voit rien. Il avance, pour une fois, les yeux grands ouverts, il regarde droit devant lui sans rien distinguer. Il ne discerne pas la silhouette du collègue avant de se heurter aux lettres noires, immenses, clouées à la grille, crucifiées sous ses yeux :

COLLÈGE
LOUIS PASTEUR
ENTRÉE
DES ÉLÈVES

Alors il ramène son regard à terre et se dirige à pas lents vers la salle de cours.

CHAPITRE 2

Lundi 3 septembre. Le professeur de français fait le premier appel de l'année.

— Lecourt. Lemoine. Marchand. Stéphane Marchand, tiens, tiens, une vieille connaissance... Ce n'est pas volontaire de ma part. Mais « puisque je retrouve un ami si fidèle / Ma fortune va prendre une face nouvelle », dirait Racine. Enfin, votre fortune, surtout, espérons-le. Mazelli. Panier.

Présents. Tous présents en ce jour de rentrée, les élèves de 6^e 3. Présent aussi Marchand, Stéphane, assis à l'avant-dernier rang, colonne de gauche, près de la fenêtre. Il regarde M. Lambert, le prof qui vient de l'estampiller, dès le premier jour, lui, le cas Marchand. Élève difficile, ou en difficulté, ou les deux, on ne sait pas trop. L'enseignant poursuit sa lecture, indifférent. Il ne voulait pas aggraver. Tout juste le saluer d'un mot quelconque, presque

aimable, entre voisins, entre habitués – puisqu’il l’avait déjà l’année précédente.

Cette étiquette de « mauvais élève », Stéphane la porte depuis longtemps. C’est écrit, c’est affiché, là, sur lui, comme dans les vitrines en période de soldes, « *promotion, fin de série* ». Il est convaincu que tout le monde peut le voir, que tout le monde peut le lire. Que cela colle à sa peau. Plus que cela, même : que c’est tatoué sur son corps. Parfois, il retrousse ses manches pour s’assurer qu’on ne le lui a pas gravé sur le bras. C’est plus fort que lui, il ne parvient pas à se raisonner, il faut qu’il relève sa manche et qu’il vérifie. Il s’attend toujours à voir ces mots inscrits, là, dans sa chair. Depuis le temps qu’on lui prédit : « Tu finiras mal, si tu continues, tu finiras mal, toi aussi. » Alors il passe et repasse les doigts sur son bras, mais non, rien, rien encore, ça le démange, mais ce n’est pas encore visible.

— Eh bien, Marchand, qu’est-ce qui vous arrive ? Ça vous gratouille ou ça vous chatouille ?

La classe avait ri. Avec ou contre lui, Stéphane ne savait pas. Il avait rabaissé sa manche. Il avait ri avec les autres.

— Ni l’un ni l’autre, monsieur, ça me fait juste mal.

Il avait répondu en souriant, par défi. La classe avait ri de plus belle. Le professeur de français avait enchaîné, pour assurer son autorité.

— À ce propos, qui peut me dire de quel ouvrage provient cette réplique, jadis immortalisée par l'acteur Louis Jovet ?

Stéphane a tenté de se maîtriser, par la suite, de réprimer cette sorte de tic. Il y parvient, le plus souvent. Mais pas toujours : il lui arrive encore, sans le faire exprès, de glisser la main sous sa manche et de frotter le pouce sur son avant-bras, tout doucement.

